

J'ai toutes les indulgences pour Brune, parce qu'il est de Brive, Corrèze. Son père, avocat au présidial du roi, eût souhaité qu'il lui succédât. C'est un travers courant chez les pères, auquel les fils doivent savoir résister. Freud a écrit sur le sujet des choses pertinentes. Brune monte à Paris sous prétexte d'y faire son droit. Il s'y déniaise de partout, s'entiche des idées voltairiennes, hante les tripots, contracte des dettes. La Révolution en fait un imprimeur et un gazetier ; il s'abouche avec Danton aux Cordeliers, se gargarise de grands mots, tourne à l'idéologue, gâche de l'encre, dilapide de l'énergie. C'est un de ces agitateurs

d'amphithéâtre des débuts de Mai 68, promis à un non-avenir d'animateur socioculturel. L'armée le sauve : il a trouvé sa voie dans le sillage de Dumouriez. Bonaparte le récupère après Vendémiaire, l'emmène en Italie. Campagnes en série : l'écrivain, le politicien raté est un homme de guerre. Il l'ignorait lui-même ; on a souvent du mal à savoir qui on est, ce qu'on vaut, ce qu'on peut, il y faut la main du hasard. Mais l'Empereur se méfie de ce montagnard excessif et le disgracie jusqu'en 1814. Candide malgré soi, Brune cultive son jardin à Saint-Just-Sauvage, dans la Marne. Napoléon le relance durant les Cent-Jours, et lui confie la défense de la côte méditerranéenne. Républicain impénitent, Brune laisse flotter le drapeau tricolore sur Toulon bien après Waterloo, favorise l'évasion de Murat et se fait trucider en Avignon par des voyous royalistes. Des voyous, il y en eut

dans tous les bords. La mort de Brune est cinématographique. Il est assiégé dans une auberge. Comme il ne veut pas mourir sans se défendre, il demande des pistolets. On les lui refuse, de crainte qu'il n'attente à ses jours. Les excités se ruent dans sa chambre. Un lâche lui tire deux coups de pistolet à bout portant et le rate. Commentaire de Brune, à chaud, c'est le cas de le dire : « Le maladroit ! De si près ! » Un autre type l'abat d'un coup de fusil. La populace jette son corps dans le Rhône, en continuant à le cribler de balles : on a toujours du mal à rassasier les pulsions basses, quand on les a mises en appétit. Un anonyme le récupère à Tarascon, l'inhume secrètement. Sa veuve n'en prendra possession que des années plus tard. Ce qui reste du cadavre repose à ses côtés, dans le cimetière de Saint-Just-Sauvage. Paix à leurs cendres.

Il est dix-sept heures, je longe l'Institut de puériculture de Paris. Aux filles à

minijupe qui sortent des cours, j'ai envie de dire que je suis encore un enfant, pour qu'elles s'intéressent à moi. Me croiraient-elles? La porte de Châtillon a le mérite d'accéder au cimetière de Montrouge, non loin d'une pharmacie de l'Avenir. Doit-on penser que l'apothicaire prête sa science au croque-mort?

Ambiance douce-amère de rentiers en mal de dividendes. Une clinique dont je tairai le nom a de petits airs de maison de passe pour notaires de province. La chapelle Saint-Paul n'est ouverte que le dimanche, pour la messe de dix heures. Dommage, j'avais envie de m'y reposer.

Porte d'Orléans. Je la traverse chaque fois que je regagne la Corrèze en voiture, pour accéder au périphérique. C'est la porte de la liberté, par où Leclerc entra dans Paris, le 25 août 1944, après les accrochages de la Croix-de-

Berny et de Fresnes. La statue du libérateur s'imposait. Honneur à ce maréchal, si différent des autres, et qui pourrait bien être le dernier de l'histoire de France. Il était aristo de vieille souche, plus catho que le pape, monarchiste invétéré, sectateur de l'A.F., châtelain friqué de surcroît et il a fait le choix de l'absolue dissidence en offrant d'emblée son épée à de Gaulle, parce que son idée du devoir, d'essence spirituelle, ne collait plus avec les raisons, les réflexes et les agissement de son milieu. Le héros tout à fait pur, c'est lui; le serment de Koufra ressuscite Roland, Bayard et tous les preux des vitraux de nos cathédrales. Leclerc avait la bravoure de Ney, la pondération de Bessières, la probité de Sérurier, la roideur de Gouvion-Saint-Cyr, le sens politique et administratif de Suchet. Avec, en sus, une dimension mystique qui aura manqué à l'Empereur, autant qu'à ses guerriers.

Dans mon panthéon intime, Leclerc les commande tous et dans mes songes secrets ils sortent de leurs tombeaux pour libérer le monde des despotismes contemporains, sur tous les continents. On a le droit de rêver.

Jourdan, lui, n'était pas très mystique, bien que destiné à la prêtrise par l'oncle qui l'éleva. L'esprit d'aventure vint l'habiter, il s'engagea et participa à la guerre d'Amérique. Déjà, l'Amérique promettait des lunes aux chevaucheurs de chimères, et ça continue. De retour il se pose à Limoges, Haute-Vienne, sa ville natale, convole, procréé et se fait mercier derrière la cathédrale. La Révolution l'extrait de son assoupissement, on l'élit dans la garde nationale locale, il se retrouve vainqueur à Wattignies, à Maubeuge et à Fleurus. Ces beaux débuts semblent n'avoir pas de suite. On le dis-

gracie. Il rentre à Limoges, perd son épée derrière son comptoir. Il la brandira à nouveau, avec brio, jusqu'à Brumaire où, sans l'appui de son copain Lefebvre, il aurait eu de graves ennuis, car il était très jacobin, et nourrissait des ambitions politiques, ça se voit à son profil aquilin. Après la chute de Napoléon, il n'a pas été reluisant, ralliant Louis XVIII, votant la mort de Ney et poussant l'usage du reniement jusqu'à se retrouver ministre des Affaires étrangères de Louis-Philippe. Ce final notabiliaire fait penser à ces maoïstes ou trotskistes frénétiquement « de gauche » en Mai 68 et qui siègent à présent dans les conseils d'administration des multinationales. Le parallèle s'arrête là, il y a loin des baïonnettes de Fleurus aux pavés de l'Odéon.

Au bas du boulevard Jourdan, un Idéal Hôtel (deux étoiles) fleure les amours adultérines, on voit bien un

couple de paumés simenoniens s'y retrancher pour fuir un fatum qui les y débusquera. L'immeuble en face – toujours une H.B.L. – s'agrémente d'un escalier extérieur en colimaçon, un peu comme au château de Blois, la grâce en moins.

Le gauchisme (martial) de Jourdan aurait-il apprécié la devise de la Fédération française des éclaireurs européens? Elle proclame ceci : «Fuyons donc la ville; ou je trouverai un chemin, ou je m'en ferai un.» En soi le programme a tout pour m'emballer; si ces portes me plaisent tant, c'est qu'elles promettent des levées d'écrou. Cependant les fresques barbouillées sur un vilain jaune décrivent sous des fleurs de lys un paysage de cocotiers, avec des tentes plantées dessus, et une autre devise, «Marcher devant, toujours devant», confirme ma gêne; il y a de l'idéologie ultra derrière ces mots d'ordre et je

me méfie des ultras, de quelque chapelle qu'ils se réclament.

Le garage Citroën à l'angle de la rue de la Tombe-Issoire, anciennement route d'Orléans, irait bien dans un film en noir et blanc avec Gabin, Ventura, Belmondo jeune, des tractions avant et une égérie semi-populaire qui habiterait les calmes immeubles environnants. Je ne le revois pas sans malaise, car c'est pour entrer dans Paris que je passe devant, et on aura compris que je préfère en sortir.

Sur l'autre rive, un magasin loue indifféremment des cassettes vidéo et des trottinettes. On ne voit pas le rapport. Une sorte de pagode ornée de dragons sculptés justifie mon incursion dans la rue Faguet. C'est la Maison de l'Indochine. Une stèle, fleurie de frais, honore la mémoire de Baudoin de Belleval, ancien directeur, fusillé par les Allemands.